

La Revue Canadienne publie un Album litté-
raire, musical, paraissant tous les mois, par li-
vraisons de 32 pages de matières littéraires et
pages de musique. Les douze livraisons de l'année
contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

3 Montreal, AUX BUREAUX No. 15,
RUE ST-VINCENT.

3 Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN,
MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne.

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdoma- daires 24	41
Abonnement à l'Album Mensuel, Litté- raire et Musical, seul 12	41
Aux deux publications réunies, 36	81
Pour l'étranger s'ajoute le port et payant l'abonnement, moitié plus que ci-dessus.	
PRIX DES ANNONCES.	
Stipules et annonces, première inser- tion 2	20, 42
Stipules et annonces, deuxième inser- tion	20, 42
Stipules et annonces, troisième inser- tion	20, 42
Autres publications	40
Toute insertion subséquente, le quint du prix. (Affranchir les lettres.)	

feuilleton de la Revue Canadienne.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME

LA CONQUÊTE D'UNE MANSARDE.

(Suite.)

Après ce pacte bizarre entre le dandy et l'ouvrier. Albert partit en se disant : — Le drôle aura la vie dure s'il en rechappe. J'aurais peut-être préféré transiger, moyennant finance ; mais, ma foi, tout est pour le mieux, je suis à court d'argent.

De son côté, Timothée s'habilla, se fit beau ; il alla chercher des amis pour leur payer à dîner et fut d'une gaîté étourdissante.

Après le dîner, on fit un tour à Mabille. La première personne qu'il y vit, ce fut Julie Moncaud. Il l'invita à danser, mais elle lui tourna le dos sans lui répondre. Il n'en dansa pas moins, mettant tout en train autour de lui, comme d'habitude, régalant de punch toute sa bande ; puis il disparut tout à coup, sans que ses amis pussent assigner une cause à son départ.

Is le cherchaient encore qu'il était déjà chez lui, dans le grand fauteuil de sa chambre à coucher, plongé dans ses réflexions et recapitulant sa journée.

— Qui l'aurait cru, se disait-il, une jeune fille d'une apparence si modeste... Eh bien, elle est si coquette que tout plus que les autres... Ah ! David Alguézel a bien fait de mourir, lui qui devait l'épouser... Prenez-vous garde à l'air du visage, au sourire, à la voix, au regard... Mais on ne peut donc tromper avec une jeune fille, et il lui faut deux galans à cette demoiselle... pas moins... car ce blondin a la caractère en est aussi... S'il tient à ce logement, c'est pour la même raison que l'homme craque. (L'homme craque c'était toujours moi.) Ah ! il ne l'aura pas, ma mansarde ! me dire quand il devrait me tuer demain !... Je vas faire un testament... Mon orlé à six cents francs à moi. Je les laisserai, ainsi que mon mobilier, à cette brave mère le Dentu, mon ancienne voisine, que notre corsaire a mise sur le pavé ; je lui donne tout, à condition que le mobilier ne changera pas de place et qu'elle viendra finir son lait ici... C'est une honnête femme, elle... Elle ne se prêtera pas à servir les intrigues de Mlle Lucie ! Lucie !... avec ! je commencerai à l'aimer... et bien fort, ce n'est pas étonnant... Comment ne me serais-je pas laissé prendre ? Ses traits étaient ceux de l'ange, et parfois même sa figure s'éclairait comme celle de l'ange.

Portant alors les yeux vers son mystérieux easel... Si je meurs, toi seulement tu aurais ma part de pensée, reprit-il. C'était offenser le ciel que de songer à un autre amour !

Il se leva, puis tira une petite table suspendue à son coin par un cordon de soie, il ouvrit la porte du cabinet, y entra, et une demi-heure après, quand il en sortit, sa figure était radieuse, son œil étincelant, l'enthousiasme rayonnait sur la figure de l'artiste, ses traits avaient pris un caractère d'élévation étrange, toutes les puissances généreuses et poétiques de son âme, et qu'il tenait si souvent comprimées, venaient de faire irruption et de se rélever vivaces et ardentes sur sa belle physionomie. Il était noble, il était grand, il était inspiré. Il venait de communiquer avec l'ange.

Et j'ai pu le comparer !... balbutiait-il dans une espèce d'exaltation fiévreuse. Blasphème ! impie ! O mon Dieu ! donnez-moi le talent, soulévez-moi le génie, accordez-moi la gloire ! la gloire ! que j'en parfume, que j'en couronne l'autel que je lui élève dans le secret de ma pensée ! Mais la gloire ne descend pas sur les fronts rêvés qui ne renferment qu'une pensée stérile. Ce n'est pas les bras croisés qu'on peut l'attendre et la saisir. Essayons !

De nouveau, il ouvrit le cabinet aux arcanes ; il tira à lui et fit rouler dans la chambre un petit escaboteau de forme basse et carrée, soutenant l'échafaud informe d'une statue d'argile.

Cette statue, de petite dimension, représentait une jeune femme, peut-être une nymphe, assise sur une trone d'arbre renversé. L'idée du tronc d'arbre placé ainsi horizontalement était malheureuse, car l'artiste n'ayant pu lui donner le volume et l'étendue convenables, il ressemblait volontiers à une bûche de fond, et même en ce moment, vu la matière plastique, à une bûche économique.

Du reste, les draperies légères et onduleuses, disposées avec goût et sobriété, promettaient de bien s'agencer. Le mouvement du corps était heureusement venu, calme sans raideur, gracieux sans affectation, et la tête, la partie la plus achevée de l'œuvre, la plus caressée, revêtait déjà un caractère d'expression douce et touchante.

— Essayons ! répéta l'enthousiaste. Ai-je besoin du modèle ? La mémoire chez moi suppléera au regard.

Et il pétrit sa glaise et il saisit son instrument de labeur.

Mais d'abord il voulut que l'espace fût respirant autour de lui. Tout sous sa main, devint lumineux : les moules de vases antiques, de

coupes byzantines se transformèrent en lampes, les bouteilles vides en flambeaux.

Au milieu de cette illumination générale, il contempla avec l'enivrement de l'espérance le chef-d'œuvre futur ; il s'en approcha comme sous l'influence d'une respectueuse terreur ; il essaya, mais son agitation trop vive faisait trembler l'instrument dans sa main, des éblouissements passaient devant ses yeux. Il jeta là ses chauchoirs et ses spatules de bois.

— D'ailleurs, à quoi bon y travailler ? se dit-il ; qui sait si elle doit jamais s'achever ! demain, peut-être... Il se rassit et rappela à lui ses rêves de gloire et d'amour, sa plus belle part dans les bienfaits de Dieu. Mais on eût dit qu'il reprenait possession de ce même fauteuil, il y devait forcément retrouver ces mêmes idées qui l'y avaient déjà assailli.

Il voulait revoir l'ange, et c'était Lucie qui se présentait encore à lui. Celle qu'il chérissait des yeux de l'âme lui échappait toujours, et toujours il retrouvait celle-la que fuyait sa pensée. Il retombait du ciel sur la terre.

La historien fidèle et sincère, je dois avouer qu'en ce moment l'imagination du jeune sculpteur n'était pas surexcitée seulement par ses tendresses habituelles à l'exaltation revenue ; d'autres causes, d'autres véhicules moins poétiques y poussaient aussi, et les effets qui allaient s'en suivre, la réaction prête à s'opérer dans ses idées, devaient s'attribuer moins à l'insanité *patella* qu'à un punch Mabille et au dîner fait avec ses amis.

Pour rompre avec la pensée qui l'obsédait Timothée se promenant à grands pas dans sa mansarde, lorsque passant de sa chambre à coucher dans sa pièce d'entree, il entendit remuer un meuble dans l'appartement de sa voisine.

Lucie y était donc !
Elle préta l'oreille, les mêmes bruits se répétèrent et on ouvrait, on ferait des tiroirs. Est-elle seule ?
Il recruta de nouveau.

Des petits pieds semblaient glisser sur le parquet carrelé, mais le son d'une parole n'arrivait pas jusqu'à lui.

— Elle est là, près de moi, se dit-il, songeant à ses amours sans doute. Par bien ! je suis bien bête de l'avoir prise au sérieux. Je lui ai fait de la morale, des reproches... à quoi bon ! Est-ce que j'ai fait de la morale à Julie Moncaud ? Elle se vaient cependant... j'aurais dû les traiter de même !

Il gagna sa balustrade pour y boire de l'air et regarder les étoiles.

C'était par une de ces belles nuits tièdes du mois de juillet.

Lucie avait laissé sa fenêtre légèrement entrouverte, et maintenant seulement par l'extérieure de l'espagnole.

L'air, ou plutôt l'ouvrier, porta les yeux de ce côté.

Sur les petits rideaux suspendus le long du vitrage, il vit se dessiner l'ombre d'une femme en toilette de nuit ; elle était occupée à peigner ses longs cheveux.

Le punch Mabille opérât. Timothée prit pour une heureuse et joyeuse inspiration la lâche pensée qui lui traversa tout à coup la tête.

Quoi ! je dois me battre demain... à cause d'elle... avec un de ses galans ! Je peux être tué, parce qu'il leur convient de faire servir ma mansarde à l'usage de leurs amours ! et je ne me vengerai pas à l'avance d'elle et de lui, quand l'occasion s'offre si belle !... D'ailleurs, est-ce donc une Lucrece !

Il escalada la balustrade, posa doucement le pied, non sans péril pour lui, sur la rigole de plomb regardant le long de la toiture, atteignit la fenêtre, l'ouvrit brusquement, s'élança dans la chambre et se trouva face à face avec une vieille matrone, maigre, délabrée, ridée, corallée, au nez crochu, au menton saillant, qui poussa un cri de chouette, et dont le visage bistre disparut un instant sous un flot de cheveux gris.

L'audacieux jeune homme resta pétrifié devant cette tête de Méduse.

Cette tête de Méduse, ce nez crochu, ce flot de cheveux gris, dont la gracieuse silhouette, dessinée sur les rideaux de la fenêtre, l'avait si traitreusement, et au risque de sa vie, poussé à la tentation, c'était la bonne mère le Dentu, son ancienne voisine.

Quand elle se fut remise un peu de sa terreur.

— Eh quoi ! c'est vous, mon garçon ? lui dit-elle. Quelle peur vous m'avez faite ! S'il est permis d'entrer ainsi chez les gens !

Et après s'être essuyé le front, avoir rallié, tant bien que mal, ses cheveux épars, et s'être enveloppés modestement de son court-peignoir.

— Bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? que venez-vous faire à une telle heure et par un tel chemin, chez une femme seule ?

Timothée mentit de son mieux. Il croyait le logement encore inhabité... il avait entendu du bruit... il avait vu, à travers la vitre, comme le reflet d'une lanterne sourde... il avait cru que des voleurs s'y étaient introduits ; puis il se hâta pour sortir d'embarras, de devenir questionneur à son tour.

— Mais vous-même, mère Dentu, comment vous trouvez-vous ici ?

— Par un coup du ciel, mon fils, lui répondit-elle ; grâce à une bonne âme charitable, à une

grande dame qui a su que j'avais en des malheurs... madame la comtesse de Mauduit... rien moins que ça... une comtesse !

— La comtesse de Mauduit !... s'écria Timothée retombant dans une seconde stupefaction ; pleut-il !... celle qui veut faire abattre la maison !

— Je ne sais si elle veut la faire abattre, mais enfin elle a dépêché vers moi dans le petit garni où je m'étais réfugiée, un monsieur très bien, d'une figure avenante, et qui, quoiqu'un peu corpulent, n'a tant couru pour me retrouver, qu'il en était tout essouffé, le digne jeune homme.

(Le jeune homme très bien, c'était encore moi.)

— N'est-ce pas un gros monsieur chauve ? interrompit vivement Timothée.

— Un peu gros, un peu chauve ; oui.

— Habit bien, gilet blanc, cravate noir, bottes vernies ?

— Justement.

— Ah ! le vieux scélérat !

(Le vieux scélérat, c'était toujours moi, de même que le jeune homme très bien. J'étais jeune aux yeux de Mme le Dentu, vieux à ceux de Timothée.)

— Qu'est-ce ça signifie ? reprit ce dernier, frappant du pied, et tombant de surprise en surprise en retrouvant ainsi tous les assagés de sa mansarde râlées autour de Lucie. Ah ! je devine, le vieux la dispute au dandy ; sachant que son rival a fait une nouvelle tentative pour s'emparer de mon lois, il aura forcé Lucie de chercher quelque moyen... Mais la comtesse, la comtesse de Mauduit, comment se trouve-t-elle au milieu de tout ça ? Je m'y perds ! Car enfin, poursuivait-il à voix haute, en logement n'appartenait pas à Mme de Mauduit !

— À quoi donc alors ? demanda Mme le Dentu.

— Eh parbleu !... à ma blanchisseuse !

— Votre blanchisseuse ! Julie Moncaud ?

— Non, une autre... une autre qui Pouchepait.

— Permettez, moi garçon, vous le disiez inhabité.

Timothée vit qu'il s'était fourvoyé.

— C'est-à-dire inhabité aujourd'hui, reprit-il en hésitant, parce que... comme on a emménagé hier seulement... Vous comprenez... ?

— Non ; je n'y comprends rien.

— Ma foi, ni moi non plus !

Et le jeune sculpteur entra chez lui, la tête bouleversée.

Sa visite nocturne à sa voisine Mme le Dentu fut le dernier événement de cette journée, déjà si pleine.

grande dame qui a su que j'avais en des malheurs... madame la comtesse de Mauduit... rien moins que ça... une comtesse !

— La comtesse de Mauduit !... s'écria Timothée retombant dans une seconde stupefaction ; pleut-il !... celle qui veut faire abattre la maison !

— Je ne sais si elle veut la faire abattre, mais enfin elle a dépêché vers moi dans le petit garni où je m'étais réfugiée, un monsieur très bien, d'une figure avenante, et qui, quoiqu'un peu corpulent, n'a tant couru pour me retrouver, qu'il en était tout essouffé, le digne jeune homme.

(Le jeune homme très bien, c'était encore moi.)

— N'est-ce pas un gros monsieur chauve ? interrompit vivement Timothée.

— Un peu gros, un peu chauve ; oui.

— Habit bien, gilet blanc, cravate noir, bottes vernies ?

— Justement.

— Ah ! le vieux scélérat !

(Le vieux scélérat, c'était toujours moi, de même que le jeune homme très bien. J'étais jeune aux yeux de Mme le Dentu, vieux à ceux de Timothée.)

— Qu'est-ce ça signifie ? reprit ce dernier, frappant du pied, et tombant de surprise en surprise en retrouvant ainsi tous les assagés de sa mansarde râlées autour de Lucie. Ah ! je devine, le vieux la dispute au dandy ; sachant que son rival a fait une nouvelle tentative pour s'emparer de mon lois, il aura forcé Lucie de chercher quelque moyen... Mais la comtesse, la comtesse de Mauduit, comment se trouve-t-elle au milieu de tout ça ? Je m'y perds ! Car enfin, poursuivait-il à voix haute, en logement n'appartenait pas à Mme de Mauduit !

— À quoi donc alors ? demanda Mme le Dentu.

— Eh parbleu !... à ma blanchisseuse !

— Votre blanchisseuse ! Julie Moncaud ?

— Non, une autre... une autre qui Pouchepait.

— Permettez, moi garçon, vous le disiez inhabité.

Timothée vit qu'il s'était fourvoyé.

— C'est-à-dire inhabité aujourd'hui, reprit-il en hésitant, parce que... comme on a emménagé hier seulement... Vous comprenez... ?

— Non ; je n'y comprends rien.

— Ma foi, ni moi non plus !

Et le jeune sculpteur entra chez lui, la tête bouleversée.

Sa visite nocturne à sa voisine Mme le Dentu fut le dernier événement de cette journée, déjà si pleine.

VI.

La comtesse était encore devant sa fenêtre, regardant sa mansarde les fenêtres de son domicile ; qu'elle allait lui appartenir, mais elle pouvait comprendre par quel moyen ingénieux elle avait pu réussir. Elle n'était revenue de cette réussite qui faisait ressortir son bon travail, un peu inconvenant peut-être pour une grande dame qui pouvait dans ses amours être trois minutes sur le champ d'azur, et eût fait un certain regret s'y méchant.

Elle ne se rappelait pas avoir eu des amours aussi vives, aussi fréquentes que celles qu'elle venait d'éprouver depuis le moment de sa mise en campagne. L'uniformité fatigante de sa vie en avait été rompue. Elle avait crainé, elle avait espéré, elle avait agi. La lutte la combattait à faire usage de ses forces ; le mouvement ressemblait quelquefois à un bonheur. Que va-t-elle faire maintenant pour occuper ses loisirs, son ennui ? Car c'est bien l'ennui qui la poursuit depuis si longtemps ; depuis le premier jour de son mariage, l'ennui dans le tête-à-tête conjugal, l'ennui dans les salons brillants où elle ne se sentait pas à sa place, l'ennui dans les études musicales et grammaticales qu'il lui avait fallu subir par ordre ; l'ennui toujours et partout !

Qu'a-t-elle en pour s'en distraire ? L'indolence. Un désir vif et continu, un sentiment ardent, passionné, lui était resté du malin pour occuper sa pensée... celui de rentrer en possession de sa chère mansarde. Ce désir exaucé, que lui resterait-il ?

Ainsi le découragement nous prend souvent au moment même où nous nous accomplir nos espérances les plus caressées.

Comme elle flottait dans cette vague disposition d'esprit, dans cette pénombre qui cercle toujours nos joies d'ici-bas, un doux-signe lui vint une lettre. Elle reconnut l'écriture, poussa une exclamation de bonheur, suivie d'un soupir de regret.

— Je vais donc savoir ! dit-elle.

Et pensive, inquiète, troublée, elle regarda quelque temps la suscription de la lettre, mais sans rompre l'enveloppe, trouvant encore, par suite de ce même état inexplicable de son âme, un certain plaisir à prolonger son doute.

X. B. SAINTINE.

(La suite prochainement.)

PROGRAMME ET PROFESSION DE FOI

POLITIQUE DE M. LAMARTINE.

DECLARATION DE PRINCIPES.

(Suite et fin.)

« Or, que demandons-nous en ce moment à ce gouvernement pour lui prêter un concours sincère ? Nous lui demandons que la Révolution, dont il est le produit, lui a donné mission de donner en lois à la France et en exemple au monde, sous peine de trahison et d'apostasie :

« La souveraineté exercée du peuple ;

« Le droit électoral repartit à tous les citoyens ;

« Les assemblées primaires nommant des électeurs pour une fonction temporaire ;

« Les électeurs nommant les représentants pour un temps limité ;

« Les représentants, non pas livrés à la merci des corruptions des ministres, mais élus par le peuple, pour élever tout prétexte à leur servilité ;

« Les fonctionnaires à leur poste, et non dans les chambres où ils jouent deux rôles incompatibles, celui de conseillers et de contrôleurs. Pas d'autre loi pour les excuser, celle-la même ;

« Une assemblée nationale ;

« Les ministres nommés dans l'urne par la majorité que la chambre leur donne ou leur refuse ;

« La dynastie sans autre privilège que le trône ;

« Le roi inviolable ;

« Les princes simples citoyens ;

« La liberté réelle des cultes par la séparation de l'Église et de l'État ; la liberté d'association et de coalition volontaire en matière religieuse, pour un seul budget des anciennes franchises ;

« La liberté d'enseignement absolue à cette condition, sauf la police des usages dont l'État ne doit jamais se dessaisir ;

« La liberté de la presse par la révocation des lois de septembre ;

« La sécurité du siège de l'assemblée nationale garantie par une loi de prudence contre l'abus de fortification à Paris ;

« Une armée permanente, et une armée de réserve qui soit le pays militaire et disponible ;

« Une loi de justice qui répartisse avec égalité les charges de recrutement ;

« La paix ; mais la France à son rang dans la paix comme elle y fut dans la guerre ;

« La France adobe naturelle et avouée de la liberté des idées et des peuples dans tout l'univers ;

« L'abolition de l'esclavage ; part ait où flotte le drapeau français, qu'il y ait un prince ou qui ne porte rien ;

« L'organisation de l'enseignement gratuit sur la base la plus large pour le peuple ;

« Le régime social en principe et en institution ;

« La liberté progressive du commerce et des échanges ;

« La vie à bon marché par la réduction des taxes qui pèsent sur les aliments ;

« Une taxe des pauvres malgré les colonnades dont l'église des érudits se cherche à débiter cette institution ;

« Les enfants trouvés adoptés par l'État, et non repoussés dans la mort par l'acquisition sur les naissances, et par la fermeture des tours ;

« L'extinction de la mendicité, des asiles pour les infirmes, des ateliers de travail pour les valides ;

« La charité sociale promulguée en nombreuse loi d'assistance à tous les besoins, à tous les souffrances, à toutes les misères du peuple ;

« Un budget de la liberté de l'État ;

« Un ministère de la bienfaisance publique ;

« Un ministère de la vie du peuple, etc., etc.

« Que le gouvernement entre dans ces voies, et nous l'y suivrons sans lui demander s'il porte une couronne, une tiare, ou un chapéau.

« Mais si le gouvernement pour être approuvé, honore, aimé, servi par nous, doit être l'instrument de la souveraineté nationale, de la dignité du pays, de la probité des lois, de la bienfaisance de l'État envers tous ses membres, disons notre pensée tout entière, ce n'est pas encore assez pour nous ; il doit être avant tout et par-dessus tout l'instrument de Dieu et le promoteur actif et initiateur de la raison humaine.—Qu'est-ce que cela veut dire ?—Cela veut dire qu'à nos yeux le gouvernement d'une nation comme la France, le lendemain d'une révolution destinée à renouveler la face du monde, ne doit pas être un simple mécanisme chargé de procurer de la sécurité, de la liberté, de l'égalité, du travail et du pain à une nation ; mais qu'il doit être un grand et actif apostolat de lumière, de vérité et de raison pour la France et pour l'humanité toute entière. L'ordre, la paix, la liberté, la richesse, la vie sont de bonnes choses sans doute ; mais il n'y a des choses au-dessus de toutes ces choses, et qui les donnent toutes par surcroît aux nations, comme dit l'Évangile. Ce sont les idées ! Le gouvernement de la France de 1789 et de 1830, le gouvernement du dix-neuvième siècle à ses premiers devoirs envers les idées ;

pour le service et pour le salut desquels il a été fondé. Expliquons-nous :

« Nous sommes spiritualistes en politique, c'est-à-dire que de même que nous mettons dans l'individu les intérêts de l'âme bien au-dessus de ceux du corps, nous mettons l'âme des peuples bien au-dessus de leur organisation matérielle. Nous croyons que les peuples ont une âme que la civilisation et les gouvernements ont mission d'éclairer, de développer, de grandir, de fortifier de spiritualiser, de sanctifier du siècle en siècle davantage, par l'adoption et par la propagation continue des idées, produit intellectuel et moral, patrimoine accru sans cesse, splendeur, granueur, force, vérité, dignité, sainteté de l'esprit humain. Que s'en suit-il ? Il s'en suit que le gouvernement de la France, de la révolution philosophique, morale, religieuse et politique de 89, dont c'est l'expression de ces principes, ou se deshonorer et de déshonorer la nation et la révolution, en jetant la France dans le plus sordide et dans le plus abject matérialisme de cœur, et en disant à Dieu et aux peuples : « Parissent les idées, pourvu que je vive ! »

« Et qu'importe à Dieu et aux hommes que vous soyez vives, si vous vivez et si vous faites vivre les peuples des idées fausses que vous avez pour mission de la Providence d'éclairer de la main, de la lanterne et de l'âme des générations ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si vous habetez chaque jour de cette vie précieuse, comme de naufrages dans la tourmente, au prix d'une de ces vérités philosophiques, sociales, politiques que vous jetez par-dessus le bord, pour alléger votre gouvernement de quelques difficultés ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si la raison humaine ne vit pas avec vous, en vous et par vous ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si vous ne vivez que de l'esprit du passé, au lieu de faire vivre la France et l'Europe de l'esprit de l'avenir, qui a souillé à la fin du dernier siècle pour animer le siècle nouveau ? Faites votre choix entre le moyen-âge et le XIXe siècle ; soyez le gouvernement de la philosophie, ou le gouvernement du préjugé ; avouez la révolution par votre mère, ou répudiez son nom. Ne craignez pas la nation sur ses pas, elle n'y trouvera que des fictions et des ombres ; ne continuez pas cette manœuvre mais trop longue réaction de la peur contre l'irruption des plus éclatantes vérités qui aient jamais éclairé le monde dans l'histoire de la civilisation. Ces vérités inscrites sur le tableau de 89 sont assez pures pour que vous ne rougisiez pas de les professer et de les défendre.

« Emancipation de l'esprit humain par la liberté de pensée ; émancipation de l'âme individuelle par la liberté d'examiner et de croire ; conscience restée à Dieu par l'autorité civile ; malchanceusement respectueuse de l'État par l'Église et de l'Église par l'État ; suppression des privilèges ; égalité des droits de l'homme, fondamentale nationale sans préférence entre ses enfants ; établissement du peuple tout entier par la loi de chaque citoyen ; gouvernement de chaque citoyen par le droit d'écrire ; représentation une et universelle ; peuple tout opinion dominante ; royauté exécutive ; politique spiritualiste fondée sur l'abnégation des conquêtes et sur la paix ; respect du sang des hommes ; religion de l'humanité ; fraternité des peuples ; avènement du genre humain à l'âge de raison ; pouvoir fort de sa justice ; gouvernement élevé à la dignité du vertu ; véritable christianisme politique en action ; voilà cette philosophie qui doit donner le sens et l'âme à vos institutions ! Voilà le jacobinisme de Fénelon ! C'est le nôtre : c'est sur ce texte que nous continuons à juger, acte par acte, le gouvernement de 1830. S'il s'en rapproche, encouragez ; s'il s'en écarte, avertissez et opposez ; s'il les fait, guerre !

« Telle est notre foi, tels sont nos principes, tels seront nos actes.

« DE LAMARTINE. »

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le secrétaire de l'association britannique pour la défense des droits de S. S. Pio IX vient d'adresser la note suivante à M. de Metternich :

« Excellence,

« Je prends la liberté de vous adresser copie des résolutions que nous avons prises pour faire défendre le chef de notre église par un corps de volontaires irlandais. Nous vous rappelons que les peuples forment une seule et même famille, et que si l'on excitait les uns contre les autres, comme Votre Excellence veut le faire en méditant une agression sur le territoire de Sa Sainteté, le trône de l'empereur votre maître aurait juste la valeur d'un morceau de bois.

« Votre Excellence connaît la bravoure et la sobriété du peuple irlandais, et quoique nous n'ayons, pour le moment, fait appel qu'à 50 volontaires par paroisse, il dépend de nous de porter ce nombre à 500 et au delà.

« Le monde a bien changé depuis un demi-siècle : la rapidité des communications a appris aux peuples à se connaître et conséquemment à s'aider les uns les autres. Je ne terminerai pas sans appeler votre attention sur une chance qu'un profond diplomate ne saurait ou surpluser ignorer. Si notre grand et bon pontife était dans la nécessité de lever des troupes, les

« Mais si le gouvernement pour être approuvé, honore, aimé, servi par nous, doit être l'instrument de la souveraineté nationale, de la dignité du pays, de la probité des lois, de la bienfaisance de l'État envers tous ses membres, disons notre pensée tout entière, ce n'est pas encore assez pour nous ; il doit être avant tout et par-dessus tout l'instrument de Dieu et le promoteur actif et initiateur de la raison humaine.—Qu'est-ce que cela veut dire ?—Cela veut dire qu'à nos yeux le gouvernement d'une nation comme la France, le lendemain d'une révolution destinée à renouveler la face du monde, ne doit pas être un simple mécanisme chargé de procurer de la sécurité, de la liberté, de l'égalité, du travail et du pain à une nation ; mais qu'il doit être un grand et actif apostolat de lumière, de vérité et de raison pour la France et pour l'humanité toute entière. L'ordre, la paix, la liberté, la richesse, la vie sont de bonnes choses sans doute ; mais il n'y a des choses au-dessus de toutes ces choses, et qui les donnent toutes par surcroît aux nations, comme dit l'Évangile. Ce sont les idées ! Le gouvernement de la France de 1789 et de 1830, le gouvernement du dix-neuvième siècle à ses premiers devoirs envers les idées ;

pour le service et pour le salut desquels il a été fondé. Expliquons-nous :

« Nous sommes spiritualistes en politique, c'est-à-dire que de même que nous mettons dans l'individu les intérêts de l'âme bien au-dessus de ceux du corps, nous mettons l'âme des peuples bien au-dessus de leur organisation matérielle. Nous croyons que les peuples ont une âme que la civilisation et les gouvernements ont mission d'éclairer, de développer, de grandir, de fortifier de spiritualiser, de sanctifier du siècle en siècle davantage, par l'adoption et par la propagation continue des idées, produit intellectuel et moral, patrimoine accru sans cesse, splendeur, granueur, force, vérité, dignité, sainteté de l'esprit humain. Que s'en suit-il ? Il s'en suit que le gouvernement de la France, de la révolution philosophique, morale, religieuse et politique de 89, dont c'est l'expression de ces principes, ou se deshonorer et de déshonorer la nation et la révolution, en jetant la France dans le plus sordide et dans le plus abject matérialisme de cœur, et en disant à Dieu et aux peuples : « Parissent les idées, pourvu que je vive ! »

« Et qu'importe à Dieu et aux hommes que vous soyez vives, si vous vivez et si vous faites vivre les peuples des idées fausses que vous avez pour mission de la Providence d'éclairer de la main, de la lanterne et de l'âme des générations ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si vous habetez chaque jour de cette vie précieuse, comme de naufrages dans la tourmente, au prix d'une de ces vérités philosophiques, sociales, politiques que vous jetez par-dessus le bord, pour alléger votre gouvernement de quelques difficultés ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si la raison humaine ne vit pas avec vous, en vous et par vous ? Qu'importe à Dieu et aux hommes que vous viviez, si vous ne vivez que de l'esprit du passé, au lieu de faire vivre la France et l'Europe de l'esprit de l'avenir, qui a souillé à la fin du dernier siècle pour animer le siècle nouveau ? Faites votre choix entre le moyen-âge et le XIXe siècle ; soyez le gouvernement de la philosophie, ou le gouvernement du préjugé ; avouez la révolution par votre mère, ou répudiez son nom. Ne craignez pas la nation sur ses pas, elle n'y trouvera que des fictions et des ombres ; ne continuez pas cette manœuvre mais trop longue réaction de la peur contre l'irruption des plus éclatantes vérités qui aient jamais éclairé le monde dans l'histoire de la civilisation. Ces vérités inscrites sur le tableau de 89 sont assez pures pour que vous ne rougisiez pas de les professer et de les défendre.

« Emancipation de l'esprit humain par la liberté de pensée ; émancipation de l'âme individuelle par la liberté d'examiner et de croire ; conscience restée à Dieu par l'autorité civile ; malchanceusement respectueuse de l'État par l'Église et de l'Église par l'État ; suppression des privilèges ; égalité des droits de l'homme, fondamentale nationale sans préférence entre ses enfants ; établissement du peuple tout entier par la loi de chaque citoyen ; gouvernement de chaque citoyen par le droit d'écrire ; représentation une et universelle ; peuple tout opinion dominante ; royauté exécutive ; politique spiritualiste fondée sur l'abnégation des conquêtes et sur la paix ; respect du sang des hommes ; religion de l'humanité ; fraternité des peuples ; avènement du genre humain à l'âge de raison ; pouvoir fort de sa justice ; gouvernement élevé à la dignité du vertu ; véritable christianisme politique en action ; voilà cette philosophie qui doit donner le sens et l'âme à vos institutions ! Voilà le jacobinisme de Fénelon ! C'est le nôtre : c'est sur ce texte que nous continuons à juger, acte par acte, le gouvernement de 1830. S'il s'en rapproche, encouragez ; s'il s'en écarte, avertissez et opposez ; s'il les fait, guerre !

« Telle est notre foi, tels sont nos principes, tels seront nos actes.

« DE LAMARTINE. »

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Le secrétaire de l'association britannique pour la défense des droits de S. S. Pio IX vient d'adresser la note suivante à M. de Metternich :

« Excellence,

« Je prends la liberté de vous adresser copie des résolutions que nous avons prises pour faire défendre le chef de notre église par un corps de volontaires irlandais. Nous vous rappelons que les peuples forment une seule et même famille, et que si l'on excitait les uns contre les autres, comme Votre Excellence veut le faire en méditant une agression sur le territoire de Sa Sainteté, le trône de l'empereur votre maître aurait juste la valeur d'un morceau de bois.

« Votre Excellence connaît la bravoure et la sobriété du peuple irlandais, et quoique nous n'ayons, pour le moment, fait appel qu'à 50 volontaires par paroisse, il dépend de nous de porter ce nombre à 500 et au delà.

« Le monde a bien changé depuis un demi-siècle : la rapidité des communications a appris aux peuples à se connaître et conséquemment à s'aider les uns les autres. Je ne terminerai pas sans appeler votre attention sur une chance qu'un profond diplomate ne saurait ou surpluser ignorer. Si notre grand et bon pontife était dans la nécessité de lever des troupes, les